FRC
21575
Case
FRC
2141

CONVENTION NATIONALE

RAPPORT

FAIT à la Convention nationale, dans la Séance du 4e. des Sans-Culottides de l'an 2e., au nom des comités de salut public, de sûreté générale et de législation réunis,

SUR LA SITUATION INTÉRIEURE DE LA RÉPUBLIQUE;

Par ROBERT LINDET,

Représentant du Peuple, et Membre du Comité de salut public.

IMPRIMÉ PAR ORDRE DE LA CONVENTION NATIONALE.

LES représentans du Peuple ont senti la nécessité de se faire représenter, aux principales époques de la révolution, le tableau de la situation de la France; ils se sont empressés de faire connoître les causes qui avoient préparé ou occasionné ces grands événemens: c'est un compte que nous rendons à la Nation. Nous nous rappelons à nous-mêmes ce que nous avons été, ce que nous sommes: nous nous prononçons ce que nous devons être. La France nous entend & nous juge.

Depuis que les gouvernemens ont usurpé les droits du peuple, ils se sont coalisés pour soutenir leur tyrannie. Une nation ne

THE NEWBERRY
LIBRARY

peut rentrer dans ſes droits, réformer ſon gouvernement intérieur, que les gouvernemens voiſins ne ſe liguent pour l'opprimer. Lorsqu'une nation veut être libre, il ne ſuffit pas qu'elle le veuille, il faut encore qu'elle ſoit aſſez forte, aſſez puiſſante pour réſiſter à la coalition des oppreſſeurs & des tyrans, & faire reconnoître & reſpecter ſa liberté.

Douze cent mille citoyens ſous les armes, qui ſont l'avant-garde de l'armée des défenſeurs de la liberté, reculent nos frontières dans l'Eſpagne, dans le Palatinat & la Belgique. Tout cède à leur courage : nos ennemis, frappés de terreur, ſe précipitent dans leurs retraites, accuſent leurs chefs & leurs tyrans, & font des vœux ſecrets pour leurs vainqueurs. Les peuples ſacrifiés à l'orgueil des rois, éprouvant ſeuls les calamités de la guerre, ne voient dans les Français que les vengeurs des droits de l'homme.

L'art des ſièges & des campemens perfectionnés ; la prudence de ceux qui commandent ; la confiance de ceux qui obéiſſent ; l'ordre, l'harmonie, la ſurveillance, vous conſervent des héros ; de grandes conceptions, des plans ſages & hardis, de nouveaux moyens de guerre vous garantiſſent la conſervation de vos avantages & de nouveaux ſuccès juſqu'au déſarmement de vos ennemis, ou juſqu'au réveil des nations.

Une marine formidable, réunie, ſagement dirigée, rend impuiſſante la fureur de vos ennemis, prépare la ruine de leur commerce, & vous promet la liberté des mers.

Les nations qui ont conſervé la paix, les gouvernemens qui ont été aſſez ſages pour réſiſter aux inſinuations des cours de Vienne & de Londres, apprennent & répètent avec tranſport les nouvelles de vos victoires & de vos ſuccès : vous avez tout fait pour la liberté, lorſque vous avez ſu donner une ſi haute opinion de ſes défenſeurs. Vous avez conquis l'opinion des peuples. Ils ne demandent plus ſi vous avez un gouvernement ; ils ſavent qu'entretenir les plus nombreuſes armées de la terre, couvrir la mer de vaiſſeaux, combattre & vaincre par terre & par mer, appeler le commerce du monde, c'eſt ſavoir ſe gouverner.

Ce ſentiment que vous avez inſpiré aux peuples du Nord, de l'Afrique & de l'Amérique, & à vos voiſins, ſe manifeſte avec éclat. Vos ennemis ne peuvent plus obſcurcir ni voiler votre gloire ; ils ne peuvent plus vous ravir la confiance & l'eſtime des nations.

Par quels moyens la France eſt-elle parvenue à ce degré de gloire & de puiſſance ? Par quels étonnans ſacrifices a-t-elle comblé tant de ruines & élevé un édifice ſi prodigieux ? Lorſque la liberté & l'égalité ont été reconnues & ſolennellement proclamées, tout Français a ſenti qu'il avoit une patrie ; il a voulu ſe dévouer pour elle. Tout citoyen eſt devenu le défenſeur & l'appui de ſon Pays. Vous avez rappelé aux hommes qu'ils étoient égaux, qu'ils

étoient frères; ils ont volé au secours les uns des autres: ils ne se sont plus envisagés que comme une seule famille, & la France, si étroitement unie, est devenue la première & la plus puissante des nations.

Vous voulez que l'on vous rappelle ce que la France a fait, ce qu'elle a souffert pour arriver à cette dernière époque. Vous donnerez une idée sublime du prix que l'on doit attacher à la liberté, & du courage & de la constance des Français, lorsque vous transmettrez à la postérité, & que vous révélerez à toutes les nations que la France, abandonnée à ses seules ressources, a tout créé pour sa défense, qu'elle a étendu & développé ses ressources; que dans la disette & la pénurie, elle s'est imposée les privations les plus pénibles; que la vieillesse a remplacé dans les ateliers la jeunesse qui alloit combattre.

Les arts de la guerre ont occupé tant de bras, ont enlevé un si grand nombre de citoyens aux autres arts, que l'on appréhendoit que l'agriculture, le commerce, les fabriques, ne fussent abandonnés. Les Français ont trouvé des ressources dans leur activité; un travail soutenu nous a préservés des malheurs que l'on avoit tant de raison de craindre. Jamais on n'avoit cultivé & ensemencé une si grande étendue de terre. Le sol de la France a été couvert des productions les plus variées: nulle portion de terrain n'a été négligée. Quelques contrées, frappées de stérilité, dépouillées avant le temps de leurs récoltes, ont soumis à la plus cruelle épreuve l'activité & l'industrie du cultivateur, & ont présenté le spectacle de l'homme aux prises avec la nature, pour réparer ses désastres. Tant de soins & de travaux ont été sans succès: mais vous saurez porter dans ces lieux des secours proportionnés à tant de pertes, & à des besoins si pressans & si multipliés.

Combien de professions utiles ont été négligées! combien d'ateliers & de manufactures sont restés désertes! Cependant les travaux & les efforts d'un petit nombre de citoyens ont suffi. L'on a moins dû s'appercevoir de la diminution de tous les objets de consommation, que s'étonner de voir le peuple entier dans le mouvement & l'agitation que les circonstances commandoient, & un petit nombre de citoyens, appliqués & laborieux, remplacer la majorité de la Nation dans les arts sédentaires, & offrir à la consommation les objets indispensablement nécessaires.

Ce qui doit fixer particulièrement l'attention, c'est cette raison sublime du peuple qui s'est imposé tant de privations, qui a établi & maintenu, dans l'administration de ses subsistances, une économie si sévère & si effrayante. Son courage ne l'a point abandonné: il a souffert pour être libre. Quel tableau à offrir à la postérité, que celui d'un peuple qui fait à sa patrie le sacrifice continuel du salaire de ses travaux, de ses vêtemens & de ses

subsistances, qui s'oublie pour elle, & recommence chaque jour par des sacrifices qui surpassent les forces humaines!

Vous encouragiez le peuple; vous soutenez son espérance; vous éclairiez les Français, vous répandiez les lumières, vous fixiez les arts & les talens, vous employiez le génie & les sciences à la défense de la liberté; vous donniez des lois dignes d'un peuple libre; vous teniez d'une main ferme tous les ressorts d'un vaste gouvernement; vous prépariez, vous dirigiez ces grands mouvemens qui appellent sur vous l'attention des peuples, & changent la face de l'Europe.

Tandis que vous rempliſſiez avec tant d'éclat vos hautes destinées, que la France, que tous les peuples de la terre applaudissoient à vos immenses travaux, le génie des factions se reproduisoit, & mettoit la patrie en danger. Rappelons ici des événemens dont le souvenir ne doit jamais s'effacer; ils feront pour nous & pour la postérité une utile leçon. Les représentans du peuple ne doivent pas seulement transmettre à la postérité leurs actions, leur gloire & leur succès, ils doivent lui transmettre la connoissance des dangers, des malheurs & des fautes: ainsi les premiers navigateurs ont marqué des écueils qu'ils ont su éviter, & ils ont appris à leurs successeurs à tenir une route sûre entre ces écueils que nul art ne peut faire disparoître, mais dont l'expérience a appris à s'approcher ou à s'éloigner sans danger.

La Convention nationale avoit frappé & anéanti, par son décret du 2 juin, une faction puissante, pourvue de talens, mais jouissant d'une plus grande réputation, qui, n'ayant pu concevoir un plan de gouvernement, s'étoit jetée dans les bras d'un principal ministre, s'opposoit à ce qu'on donnât à la France des lois & une constitution, ne parloit que d'elle, entretenoit la France d'elle seule, & alloit livrer à un protecteur étranger ou à ses anciens tyrans une nation qui ne connoissoit ni ses malheurs, ni ses dangers, ni ses moyens, ni ses ressources, & qu'un ministre coupable n'entretenoit que des opinions, ou frivoles, ou criminelles de quelques-uns de ses représentans.

L'opinion publique se trouva quelque temps partagée; la sensibilité s'interressa pour des hommes dont on ignoroit les vues ambitieuses: la France ne fut peut-être pas assez tôt instruite; elle connut trop tard sa situation. L'observateur qui a étudié les mouvemens de la République à cette époque, qui a voulu connoître le caractère des troubles & des agitations de l'intérieur, s'est convaincu que tous les Français veulent également être éclairés, mais que le même genre d'instruction ne convient pas à tous également. La vivacité du sentiment entraîna les uns; les autres attendirent la conviction & voulurent avoir sous les yeux l'appareil imposant & méthodique des preuves. On se divisa, on s'aigrit, on cou-

rut aux armes ; on alloit, au nom de la république une & indivisible, déchirer le sein de la patrie pour laquelle on juroit de verser son sang.

Dans ce chaos, au milieu de tant de désordres & de calamités, la Convention nationale, environnée de trahisons & de perfidies, donna une constitution & des lois a la France ; elle soutint les efforts des puissances ennemies ; elle éclaira les Français sur les événemens qui avoient précédé. Les lumieres se répandirent ; le masque des traîtres tomba ; l'ordre se rétablit ; tous les yeux se fixèrent sur vous ; tous les cœurs s'attachèrent à vous, & la France consacra, par une fête nationale, la mémoire de cette réunion.

Les ennemis de l'intérieur avoient profité de ses violentes agitations pour augmenter le nombre de leurs partisans secrets ou déclarés. On avoit un grand exemple de la facilité avec laquelle on peut agiter un peuple bon, sensible & généreux ; on pouvoit craindre encore de nouveaux mouvemens. Il fallut avertir le peuple & l'associer tout entier à la surveillance générale ; il fallut le prémunir contre toutes les insinuations & les intrigues de ses ennemis : il fallut lui désigner & caractériser ceux dont il devoit suspecter les intentions, la conduite & les liaisons ; il fallut lui inspirer la plus haute confiance dans les amis de la liberté & de l'égalité ; il fallut lui faire connoître ceux qui n'aspiroient qu'a l'égarer.

Un décret du 17 septembre régla les fonctions & les devoirs des comités de surveillance.

Les citoyens appelés à remplir ces fonctions, s'en acquittèrent avec zèle. On ne doit jamais oublier les services qu'ils ont rendus à la république ; ils ont porté les derniers coups à l'aristocratie ; ils ont comprimé les ennemis de l'intérieur ; ils ont affermi la tranquillité publique.

Nous ne devons pas dissimuler à la France que plusieurs se sont étrangement écartés de l'objet de leur institution ; nous devons dire que les fautes de plusieurs n'ont été que des erreurs de l'entendement : ils n'avoient pas assez médité la loi dont l'exécution leur étoit confiée ; plusieurs encore croyoient mieux servir la patrie & remplir plus fidèlement vos intentions.

Si l'on demande un jour pourquoi la Convention nationale organisa un plan de surveillance, qui exigeoit un nombre si prodigieux de fonctionnaires que l'Europe entière ne pourroit fournir assez d'hommes instruits pour remplir toutes les places, les Français répondront : Ce plan fut sage & nécessaire ; nos ennemis étoient en si grand nombre ; ils étoient si répandus & si disséminés ; ils avoient tant de formes & de moyens de s'insinuer dans les administrations, dans les sociétés populaires & dans nos foyers, que tout citoyen dut se regarder comme une sentinelle chargée de surveiller un poste. Notre expérience & nos malheurs nous avoient

inſtruits ; nous connoiſſions nos ennemis. Si quelques uns ont été trop loin, ce n'eſt pas une raiſon de blâmer une grande inſtitution qui n'étoit pas moins néceſſaire contre les ennemis de l'intérieur, que les armées contre les rois & les puiſſances coaliſées.

Le 8 thermidor on vit développer dans cette enceinte le plan artificieux d'une vaſte conſpiration. On tenta de diviſer les Français, d'inſpirer le découragement, la terreur & le déſeſpoir, d'atténuer le ſentiment de la reconnoiſſance dûe aux défenſeurs de la patrie & de répandre des doutes ſur leurs victoires ; on ſe prévaloit d'une grande réputation de talens, d'énergie & de civiſme.

Le lendemain le voile fut déchiré. Vous ne dûtes pas conſulter l'opinion publique, vous dûtes la prévenir, &, ſans conſidérer les dangers, aſpirer à la gloire de la former. Le vœu du peuple ne pouvoit ni ſe manifeſter, ni pénétrer juſqu'à vous. Vous dûtes donner l'exemple du courage des hommes libres : l'ame s'agrandit dans les occaſions fortes, les périls l'éclairent ; vous sûtes prendre de promptes & de grandes déterminations ; vous éteignîtes les torches ardentes qu'on allumoit pour embraſer la patrie.

Les journées des 14 juillet & 10 août atteſteront le courage invincible des Français, comme le ſiège de Lille, la repriſe de Toulon, la levée des ſièges de Dunkerque, de Maubeuge, de Landau, la bataille de Fleurus, la conquête de la Belgique, & tous les événemens militaires qui ont ſignalé les armes françaiſes aux Alpes & aux Pyrénées.

La journée du 31 mai atteſtera la majeſtueuſe contenance du peuple qui ſe leva pour combattre l'anarchie, les paſſions, tous les déſordres, & pour avoir un gouvernement & des lois.

La journée du 9 thermidor apprendra à la poſtérité qu'à cette époque la nation françaiſe avoit parcouru tous les périodes de ſa révolution ; qu'elle étoit parvenue à ce terme où l'on ne pouvoit tenter de l'égarer que par l'éclat d'une grande réputation & l'apparence du civiſme, de la probité & des vertus, qu'elle avoit appelés à l'ordre du jour ; & ce dernier événement a encore été utile à la liberté, puiſque la repréſentation nationale a été aſſez grande, aſſez puiſſante pour frapper les traîtres, & que la conduite ſage, grande & ſublime du peuple a juſtifié qu'il eſt impoſſible de l'égarer.

On ne regardera pas les erreurs de quelques citoyens comme un égarement du peuple. Quelques citoyens avoient été ſéduits ; mais le peuple entier, attaché aux principes & à la repréſentation nationale, a condamné Robeſpierre & ſes complices.

Les meſures de ſûreté générale avoient pris un caractère de force & de ſévérité qui portoit l'effroi dans l'ame des citoyens, & qui privoit la France de bras & de reſſources ; les traîtres que vous avez punis en avoient changé l'objet & la direction. Vous aviez

voulu frappe les ennemis de la République ; ils s'étoient servi de vos armes ou de vos mesures pour frapper l'homme foible et l'homme utile ; ils n'avoient pas épargné le cultivateur & l'artisan ; ils n'avoient pu vous détruire ou vous faire haïr, ils avoient voulu vous faire craindre.

Vous avez consacré vos premiers soins à faire renaître la confiance & la sécurité ; vous avez rendu des bras à l'agriculture ; vous avez rendu quelques citoyens au commerce & aux arts. On a rendu la liberté à des vieillards, à des infirmes.

Quelques esprits inquiets ont conçu de vives alarmes. On a craint ou l'on a feint de craindre qu'une marche rétrograde ne vous fît tomber dans des précipices, & ne replongeât la France dans l'abyme d'où elle étoit sortie le 31 mai. Ce sentiment paroît avoir inspiré ces pétitions, ces adresses que vous avez reçues de plusieurs sociétés populaires & d'un grand nombre de comités révolutionnaires.

La situation de la France, sous ce rapport, présente une grande nation qui connoît ses droits, ses intérêts, les lois de la nature & de la raison, qui veut sa sûreté, son bonheur, qui vous observe, qui médite vos décrets, qui surveille le gouvernement, qui veut établir la paix dans l'intérieur, obtenir la considération qui lui est nécessaire chez les nations neutres ou alliées, & porter la terreur au-delà de ses frontières chez les nations belligérantes.

Cette nation est grande & généreuse ; elle donne des larmes au malheur, à l'infortune ; elle a le sentiment de sa puissance & de ses forces, elle aime l'ordre ; elle est soumise aux lois ; elle n'a pas partagé les troubles, les inquiétudes & les agitations de quelques sociétés & de quelques fonctionnaires publics.

Elle n'a vu, dans le redressement des abus, que le retour aux règles & aux principes. Mais on ne peut se dissimuler que les esprits inquiets cherchent à propager leurs opinions & leurs craintes avec une extrême activité. Ils emploient tous les moyens qui sont à leur disposition ; correspondances, démarches, députations ; ils publient que le gouvernement n'a plus sa force ni son énergie ; que des aristocrates mis en liberté oppriment les citoyens ; que les patriotes sont sacrifiés aux nombreux ennemis que leur courage & leur audace leur ont suscités.

Organes du vœu des Français, hâtez-vous de prévenir les suites de ces nouvelles dissensions. Les haines exaspérées, suite inévitable de la diversité des opinions révolutionnaires & des craintes réelles ou suspectées, produisent toujours de funestes résultats. Annoncez à la France que le gouvernement sera maintenu dans toute sa force ; qu'entre vos mains il conservera ce caractère de puissance & de sévérité qui comprimera tous ses ennemis, et ne laissera renaître aucune faction.

Les patriotes, les fonctionnaires publics, les sociétés populaires

peuvent-ils craindre que les services qu'ils ont rendus s'effacent de la mémoire? Quel courage ne leur a-t-il pas fallu pour accepter & pour remplir des fonctions périlleuses? Ils ont tout osé; ils ont bravé tous les dangers pour sauver la patrie.

Le vœu de la France rappelle aujourd'hui à leurs travaux & à leurs professions un grand nombre de citoyens qui les avoient suspendus pour remplir des fonctions publiques; ils savent que leurs fonctions étoient temporaires, que le dépôt du pouvoir trop longtemps conservé dans les mêmes mains, devient un objet d'inquiétude politique; la liberté s'en alarme: c'est un fardeau qui écrase celui dont le courage imprudent le porte à le retenir ou à le conserver trop long-temps.

Ils ne doivent pas craindre que ceux qui seront dépositaires des mêmes pouvoirs, ou qui rempliront les mêmes fonctions, n'égalent pas leur zèle, & ne fassent à la patrie tous les sacrifices qu'elle exigera.

Ils ne doivent pas craindre que la France les abandonne aux ressentimens & aux vengeances; ils ont défendu la cause sacrée de la liberté, &, dans des temps d'orage, ils ont usé d'un grand pouvoir que la nécessité avoit créé. La nation ne veut pas que ceux qui ont dirigé & lancé la foudre contre ses ennemis, en soient atteints & consumés.

Représentans du peuple, vous ne devez pas ralentir ou discontinuer les soins que la justice & l'humanité vous ont imposés. Faites rendre la liberté à tous ceux que des haines, des passions, l'erreur des fonctionnaires publics, & les fureurs des derniers conspirateurs ont fait précipiter dans des maisons d'arrêt. Rendez la liberté à tous les citoyens qui ont été utiles & qui peuvent l'être: la vieillesse & l'infirmité ne réclameront pas en vain ce bienfait.

Vous avez passé par tant de crises; le moment du passage a été souvent accompagné de tant de dangers, de tant d'incertitudes; vous avez vu quelquefois votre atmosphère chargée de tant de nuages, obscurcie de tant de ténèbres, que vous ne pouvez faire un crime à vos concitoyens éloignés de ce foyer de lumières, d'avoir marché à pas incertains & chancelans, & de n'avoir pas prévu des événemens qu'aucune théorie n'auroit osé ni pu soumettre à ses calculs. L'égarement ne se confond pas avec la trahison & la perfidie; vous séparerez l'erreur du crime.

Prouvez, par l'application des principes & par votre conduite, que que tous les hommes sont égaux. N'examinez pas quelles illusions ont environné leur berceau, à quels préjugés d'état ou de profession ils ont sacrifié sous le despotisme. Si la révolution les a éclairés; si elle les a ramenés aux principes de l'égalité; s'ils marchent constamment avec vous; s'ils vous accompagnent fidèlement dans votre course révolutionnaire, n'envisagez en eux que des frères et des amis.

Lorsque vous vous êtes élevés aux principes sublimes de l'égalité,

Lorsque vous vous êtes élevés aux principes sublimes de l'égalité, vous ne devez pas en redescendre pour retracer la ligne de démarcation que des préjugés de famille ou de profession avoient rendue si sensible, et que la révolution a dû effacer.

Vous ne devez pas vous reporter au berceau de vos concitoyens, ni vous rappeler le souvenir de la profession qu'ils exercèrent, pour fixer votre jugement : examinez et pesez leur conduite ; ils se sont prononcés par leurs actions.

Vous n'imiterez pas la conduite des tyrans ; leur politique consiste à tout détruire, la vôtre est de conserver. Ce n'est pas pour vous seuls que vous avez fondé une République, c'est pour tout Frrnçais qui veut être libre ; il ne vous est permis d'en exclure que le mauvais citoyen ; mais le Français qui, après avoir sacrifié à l'ignorance et aux préjugés, a ouvert les yeux à la lumière, a expié ses égaremens, a réparé ses fautes, ou s'est montré votre émule dans la carrière, peut ici, comme vous, réclamer les droits de la nature et les principes de l'égalité.

Vous êtes trop éclairés sur votre situation, pour ne pas savoir combien de citoyens se sont égarés dans les routes de la révolution ; ils sont venus enfin se rallier à la représentation nationale. Voudriez-vous les rejeter de votre sein ? Quels frères, quels amis fidèles vous perdriez ! N'est-ce pas le même sang qui circule dans les veines de cette généreuse et vaillante jeunesse qui attend de vous la liberté de ses parens, comme le plus digne prix de ses travaux et de ses victoires ?

Ces jeunes guerriers qui meurent dans les combats, se flattent de transmettre à leurs pères et mères la liberté qu'ils ont si bien défendue ; c'est leur dernier vœu. C'est à vous, représentans du peuple, à le remplir.

C'est de la France active et laborieuse qu'il faut vous entretenir. Les sciences et les arts ont été persécutés ; les savans et les artistes ont été opprimés ; on vouloit rendre la France barbare pour l'asservir plus sûrement. Cependant les arts et les sciences ont fait nos succès ; c'est par eux que le Français instruit recueille sous ses pieds les élémens dont il compose la foudre qui écrase les tyrans.

C'est par eux que l'art de Montgolfier perfectionné, transporte dans les airs vos généraux, vos ingénieurs, leur découvre les manœuvres de Cobourg, et décide le succès de la bataille de Fleurus.

C'est par eux que les métaux se préparent et s'épurent. Que de nouvelles richesses, de nouveaux moyens de guerre, de nouvelles sources de prospérité pour la paix sortent du sein de la terre.

C'est par eux que les cuirs se tannent, s'apprêtent et se mettent en œuvre dans huit jours.

C'est aux arts et aux sciences dans l'oppression que nous devons ces étonnantes et utiles merveilles. S'ils ont fait ces rapides pro-

grès, malgré les fureurs de Robespierre, qui n'osa jamais envisager un savant ni un homme utile, que ne feront-ils pas lorsqu'ils partageront les avantages de la liberté et de l'égalité? Ils ont proclamé, les premiers, les droits de l'homme; faut-il qu'ils ne puissent pas les invoquer? Vous ne serez véritablement heureux, vous ne jouirez de tout le bonheur auquel vous avez le droit d'aspirer, que lorsque vous aurez rétabli la confiance publique, employé tous les talens, toutes les lumières; que le savant et l'artisan se traiteront en frères et amis, et jouiront des mêmes droits et de la même liberté.

L'agriculture a fait des progrès et d'incroyables efforts; mais elle réclame aujourd'hui des secours pressans. Encouragez le propriétaire et le cultivateur. De combien de maux l'agriculture n'a-t-elle pas été affligée? Combien d'hommes utiles les émissaires de Robespierre ne lui ont-ils pas enlevés? Nous avons craint longtemps que les terres ne fussent pas cultivées, que les herbages ne fussent pas couverts de bestiaux, tandis que l'on retenoit dans les maisons d'arrêt les propriétaires ou les fermiers des terres et des herbages. Vous avez servi utilement l'agriculture, en rendant à leurs travaux les membres des comités de surveillance des communes des campagnes; il faut maintenant y rappeler l'amour du travail, exciter l'ardeur de vos concitoyens. On se plaint de manquer de bras, mais on se dissimule qu'un grand nombre de citoyens distraits, occupés ailleurs, ont moins d'activité, et sont moins assidus que les circonstances ne l'exigent. Rappelez la sécurité; éteignez les flambeaux de la haine et de la discorde; faisons oublier à nos concitoyens les malheurs inséparables d'une grande révolution; disons-leur que le passé n'est plus à nous, qu'il appartient à la postérité; disons-leur qu'ils ont combattu, qu'ils ont souffert pour la liberté, pour l'égalité; prouvons-leur enfin, et qu'ils sentent qu'ils sont libres, qu'ils sont égaux.

Que vos lois, que vos institutions appellent l'homme au travail; que tout homme utile et laborieux soit assuré de sa liberté et de son indépendance; que le travail soit honoré; que l'oisiveté soit flétrie.

Tous les arts, toutes les professions appellent votre attention et vous demandent des encouragemens: leurs productions ont surpassé ce que l'on pouvoit en attendre; mais si l'on a prouvé ce que l'on pouvoit faire, on ne s'est pas assez long-tems soutenu. Les travaux languissent; les besoins augmentent; la consommation est excessive. Cependant un grand nombre de cultivateurs ne font pas battre leurs grains, ne font pas rouir leurs lins, ne font pas tailler leurs chanvres. Ils conservent leurs laines: la filature est négligée. Rappelez l'activité dans les campagnes, dans les ateliers, dans les fabriques et dans les manufactures.

Le commerce de France offre aujourd'hui des ruines et des débris. On avoit aussi conspiré contre le commerce : Robespierre vouloit l'anéantir. Un génie destructeur planoit sur la France, et frappoit en même temps l'agriculture et le commerce. Il faisoit détruire les fabriques de soie, et forcoit d'abandonner la culture du mûrier, l'une des principales ressources des départemens méridionaux; il faisoit transporter les huiles en pays étranger pour détruire vos savonneries.

Que pouvons-nous attendre, que pouvons-nous espérer de ces bouleversemens? Les nations étrangères vous envoient leurs productions; elles vous demandent les vôtres en retour; mais vous les consommez. Offrirez-vous des métaux? Quelles mines assez fécondes pourroient suffire à vos besoins? Vos ressources seront bientôt épuisées : c'est à l'industrie nationale à vous acquitter envers l'étranger; c'est aux chefs des fabriques et des manufactures à conduire, à diriger leurs travaux, à faire exécuter les ouvrages et les dessins qui conviennent aux peuples et aux nations qui commercent avec vous; c'est aux négocians à rassembler, à distribuer et disperser les productions du sol et de l'industrie dans les diverses parties du monde, et à en tirer et faire arriver dans vos ports les productions qui vous sont nécessaires.

Préservez la France du malheur d'être tributaire des autres nations en payant leurs productions en métaux; elle ne le seroit pas même long-temps. Rendez au commerce ce que l'erreur et l'ignorance lui ont enlevé.

Que faut-il aux Français pour réparer tant de désastres? Un regard de leurs concitoyens et la liberté. Apprenez aux Français à distinguer leurs amis de leurs ennemis; tous les citoyens se sont prononcés : on peut les connoître tous; ce n'est plus le soupçon qui doit nous guider. Le mauvais citoyen est connu par ses actions, le bon citoyen est connu par ses sacrifices, par des épreuves multipliées, par ses services, par sa vie active et laborieuse.

Prononcez solennellement que tout citoyen qui emploie ses jours utilement aux travaux de l'agriculture, aux sciences, aux arts, au commerce, qui élève ou soutient des fabriques, des manufactures, ne peut être inquiété ni traité comme suspect.

Rendez aux manufactures toutes les matières qui sont sous les scellés. Faites remettre en circulation toutes les marchandises que l'on avoit expédiées pour diverses destinations, et que l'on conserve dans des dépôts, en attendant une interprétation nécessaire du décret qui ordonne la confiscation de toutes les marchandises expédiées pour des communes en état de rebellion.

Portez vos regards sur Commune-Affranchie; faites cesser la démolition des édifices et des maisons; faites rentrer les citoyens dans

leurs ateliers ; ils sont faits pour créer et non pas pour détruire. Ce ne sont pas des réglemens que l'on vous demande : assurez la liberté de l'exportation ; il se présentera un assez grand nombre de citoyens pour rassembler la soie, la faire fabriquer, et faire expédier les étoffes en pays étranger. Les autres manufactures, la chapelerie, la fabrique de draps se relèveront avec le même succès, et Lyon sortira de ses ruines.

Que Marseille se ressouvienne des moyens qui firent sa gloire et sa prospérité : des passions exaltées lui ont fait oublier les avantages de sa situation, ses intérêts et ses besoins. Cette commune, dont le commerce étoit si brillant et si utile, qui s'énorgueillissoit de se suffire à elle-même, et d'alimenter le midi, ne subsiste plus que par les secours que le gouvernement lui envoie. A peine peut-on y rassembler quelques négocians pour former deux agences qui recueillent les débris du commerce du Levant et des Barbaresques.

A Cette, on a regardé comme des contre-révolutionnaires des négocians qui faisoient le sacrifice de leur fortune pour exécuter un arrêté du comité de salut public, qui les chargeoit de faire des exportations pour acquitter la République d'une partie de ses engagemens.

Tel est le résultat de tant de déclamations contre le commerce. On l'a anéanti, lorsqu'il falloit réprimer ses écarts, le diriger vers l'utilité publique. Punir des coupables et encourager ceux qui vouloient et pouvoient servir la patrie ; tel sera toujours l'effet des proscriptions générales.

Eteignez le feu des passions qui brûle le midi. Que les habitans de cette contrée sachent que vous estimez leurs talens, leurs connoissances, que vous les avez mis en réquisition pour concourir au salut de la patrie ; qu'ils sachent que vous voulez réunir tous les Français, faire cesser les dissentions et les discordes civiles, et le commerce renaissant saura pourvoir à vos besoins.

Bordeaux attend de vous des encouragemens ; il prépare des expéditions, mais de grands obstacles retardent encore les mouvemens de ce port.

Tout retentit ici du bruit des malheurs qui on affligé la commune de Nantes. Que pouvoit le commerce au milieu de tant de calamités et de persécutions ? Cette citadelle de l'Ouest a soutenu un siége de plus de quinze mois ; elle a combattu les rebelles et les brigands ; elle a conservé à la République une place importante et la navigation de la Loire ; sa fidélité, ses malheurs appellent des encouragemens. Si les infortunés Nantais se réunissent, Nantes redeviendra l'un des plus grands magasins de l'Europe, et assurera à la circulation des matières et des denrées dans l'intérieur.

En quel état eſt réduite la fabrique de Sedan ? On ceſſa d'y tiſſer des étoffes de luxe auſſitôt que l'on connut les beſoins de de l'armée : les habitans de Sedan furent en même temps tiſſer des étoffes pour l'habillement des troupes, défendre la place, combattre & vaincre l'ennemi. Vous rétablirez cette fabrique. Les principaux magaſins ſont aujourd'hui à la diſpoſition de la nation ; les matières ſont ſous les ſcellés. Vous remettrez sans doute à des mains exercées ces dépôts de matières & de marchandiſes qui doivent alimenter les manufactures. Vous approuverez que les fabricans emploient pluſieurs ouvriers à la fabrication des étoffes de luxe pour augmenter vos exportations : on commandera une quantité de draps d'uniforme, proportionnée aux reſſources des fabricans, & au nombre d'ouvriers qu'ils emploient. On leur permettra de deſtiner ce qui leur reſtera de reſſources à la fabrication de ces draps, qui ont fait la réputation & la proſpérité de Sedan, & vous donneront des moyens d'échange pour le commerce extérieur.

Nous devons dire à la France que l'un des plus grands obſtacles qui s'oppoſent au rétabliſſement du commerce & aux exportations, eſt l'exceſſive conſommation, qui ſe fait dans l'intérieur, de toutes les productions du ſol. Pour nous procurer des farines & des grains, il faut donner en échange une partie de nos vins. Le commerce de Bordeaux ne peut s'en procurer la quantité néceſſaire à ſes exportations : on en a livré une trop grande quantité à la conſommation. C'eſt à vous, repréſentans du peuple, à donner les grandes leçons d'économie. Les peuples qui ont conquis & conſervé leur liberté, ont été remarquables par leur ſimplicité & leur frugalité. Les grands conſommateurs ſont dans une dépendance continuelle de leurs beſoins : l'économie, la frugalité, le travail & l'activité ſont les ſeuls garans de la ſtabilité de la République.

On ne peut trop redire aux Français que les armées de terre, la marine, les arts de la guerre & tous ſes ſervices enlèvent à l'agriculture & à toutes les profeſſions plus de quinze cent mille citoyens, & que l'entretien de ſix millions d'hommes diſſéminés dans toutes les communes, coûteroit moins à la République. On n'a qu'une idée confuſe de toutes les pertes & des conſommations que néceſſitent ces immenſes raſſemblemens. Il faut en bien ſaiſir l'enſemble & les détails : quelle ſurveillance peut y ſuffire ?

Ce qu'auroient fait tous ces citoyens dans leurs domiciles, dans leurs ateliers, doit ſe faire par les citoyens ſédentaires dans l'intérieur des départemens. Les productions du travail & de l'induſtrie en tout genre doivent être les mêmes, & l'activité qui nous reſte, doit ſuppléer les bras qui nous manquent.

Les ennemis de la République, l'intérêt même, la criminelle avarice ont fomenté & entretenu des germes de diviſion entre les

citoyens des villes & ceux des campagnes, entre les cultivateurs, les artisans & les commerçans, entre les citoyens des différens départemens & districts, & même des communes voisines. On a voulu s'isoler de toutes parts, lorsque les frères, les amis de la liberté sont réunis & confondus dans les armées & sur les vaisseaux de la République : on a encore répété que tous les hommes sont frères ; mais chacun se concentre aujourd'hui dans sa famille & calcule ses ressources. Plusieurs accusent le gouvernement de n'avoir pas rempli assez promptement, ni avec assez d'étendue, les promesses qu'il avoit faites, d'avoir épuisé les ressources en subsistances de plusieurs départemens, de n'avoir pas observé des proportions assez exactes, d'avoir fait peser inégalement le poids des réquisitions sur les départemens & les districts. Que ne peuvent-ils jeter les yeux sur ces tableaux, ces déclarations, ces adresses de leurs concitoyens des autres districts ; ils y verroient les mêmes plaintes, les mêmes réclamations, la même énergie inspirée par le sentiment des mêmes besoins.

La mer long-temps fermée ne permit pas au gouvernement de remplacer assez tôt les subsistances qu'il avoit empruntées : mais n'avoit-il pas fallu faire subsister les armées, entretenir les magasins militaires & pourvoir aux besoins des départemens privés des récoltes ou ravagés par les brigands ?

Rappelez aux Français ces sentimens de fraternité qui leur font un devoir sacré de partager leurs subsistances avec leurs frères des armées, des départemens, de tous états, de toutes professions, sur quelque point de la République qu'ils soient rassemblés ou disséminés.

Les principes de l'égalité doivent avoir éteint ces jalousies, ces rivalités, ces haines qui subsistoient & que l'on entretenoit entre les habitans des campagnes & des villes. Gravons dans tous les cœurs cette maxime dont chacun de nous doit être pénétré : *Souviens-toi, Républicain, en quelque lieu que tu sois, que tu rencontres un frère, un ami.*

S'il est difficile de parler de subsistances, souvenez-vous qu'il vous est impossible de n'en pas parler.

Plusieurs départemens ont été privés de récolte. La grêle, la pluie, les brouillards, ont occasionné de grands dommages dans plusieurs districts. Le plus grand nombre des départemens est dans l'abondance.

La confiance, la considération que vous saurez conserver dans l'étranger, le fonds inaltérable de probité qui caractérise les Français, feront arriver dans vos ports ce qui pourroit vous manquer.

Mais il faut dans ces momens que les grains soient battus, que la circulation la plus active rétablisse vos marchés, approvisionne

les magasins nationaux ; il faut que les lins, les chanvres & les laines soient préparés & mis en œuvre.

La navigation de l'intérieur rétablie & perfectionnée, des relais qui s'établissent de l'Est à l'Ouest, & du Nord au Midi, faciliteront les moyens des transports devenus rares & difficiles.

Une levée de quarante-quatre mille chevaux & mulets, effectuée depuis trois ou quatre mois, en exécution de votre décret du 18 germinal, au milieu des réquisitions particulières qui ont eu pour objet le service des armées & celui de l'intérieur, ont retardé les transports & les approvisionnemens.

Français, remplissez vos destinées, servez de modèles aux nations : vous avez de grands obstacles a vaincre ; en vous les faisant connoître, on vous sert comme doit l'être un peuple libre. Vous avez de grands efforts a faire ; mais ils sont loin d'épuiser vos forces & votre courage : vos ressources surpassent vos besoins.

Que vous faut-il, Représentans du peuple, pour combler votre gloire & assurer le bonheur de la France ? De l'union, de la confiance. Ne nous reprochons ni nos malheurs ni nos fautes. Avons-nous toujours été, avons-nous pu être ce que nous aurions voulu être en effet ? Nous avons tous été lancés dans la même carrière : les uns ont combattu avec courage, avec réflexion ; les autres se sont précipités, dans leur bouillante ardeur, contre tous les obstacles qu'ils vouloient détruire & renverser. Chacun de nous a contribué à fonder & à affermir la République, à conserver les amis, à détruire les ennemis de la liberté & de l'égalité. Qui voudra nous interroger & nous demander compte de ces mouvemens qu'il est impossible de prévoir & de diriger ? La révolution est faite ; elle est l'ouvrage de tous. Quels généraux, quels soldats n'ont jamais fait dans la guerre que ce qu'il falloit faire, & ont sa s'arrêter où la raison froide & tranquille auroit desiré qu'ils s'arrêtassent ? N'étions-nous pas en état de guerre contre les plus nombreux & les plus redoutables ennemis ? Quelques revers n'ont-ils pas irrité notre courage, enflammé la colère ? Que nous est-il arrivé qui n'arrive à tous les hommes jetés à une distance infinie du cours ordinaire de la vie ?

Ne falloit-il pas que les uns fissent aimer les charmes de l'égalité, que les autres portassent la terreur & l'effroi au milieu de nos ennemis ? La révolution a coûté des victimes : des fortunes ont été renversées. Iriez-vous autoriser des recherches sur tous les événemens particuliers ? Lorsqu'un édifice est achevé, l'architecte, en brisant ses instrumens, ne détruit pas ses collaborateurs. Le navigateur surpris par la tempête, s'abandonne à son courage, à ses lumières, que le danger rend plus vives & plus fécondes en ressources, pour sauver le vaisseau qui lui est confié. Lorsqu'il est arrivé sans naufrage au port, on ne lui demande pas compte

de ſes manœuvres ; on n'examine pas s'il a ſuivi ſes inſtructions. Quand il faut lancer ſi fréquemment la foudre, peut-on ſe répondre d'atteindre toujours le vrai but, & que des éclats ne s'écarteront pas de la direction donnée ?

La raiſon, le ſalut de la patrie ne vous permettent pas de jeter les yeux ſur des ruines que vous avez franchies. N'enviſagez que ce qui vous reſte à faire : que la patrie ſeule occupe votre penſée.

Nous devons ajouter, au tableau que nous venons de vous préſenter de la ſituation & de la diſpoſition des eſprits, le développement de quelque cauſes ſecrètes & particulières, qui peuvent avoir eu une grande influence ſur les derniers mouvemens qui les ont peut-être occaſionnés, & qu'il eſt néceſſaire de faire connoître à tous les Français.

Tandis que la révolution agitoit ſi fortement nos ames, que de grandes paſſions, un courage invincible, les qualités morales de l'homme de la nature, les vertus civiques nous élevoient au-deſſus de nous-mêmes, le vice faiſoit auſſi ſes progrès. Il ſe communiquoit moins ; mais il avoit auſſi ſon énergie dans les ames corrompues.

On a vu des hommes qui n'ont embraſſé la révolution que ſous les rapports des forfaits qu'ils pourroient commettre, & des avantages perſonnels qu'ils s'en promettoient. Ils ne deſiroient pas l'égalité des droits ; ils n'aſpiroient qu'au déplacement des fortunes : ils ſe propoſoient de conſommer ou d'accumuler de grandes richeſſes. Quelques-uns ont été à portée d'exécuter leurs deſſeins ; & la révolution a eu ſes taches.

Lorſque les derniers conſpirateurs ont été punis, ces monſtres épars ont tenté de ſe rallier. Bourrelés de crainte & de remords, ils auroient voulu appeler toute la France à renverſer le gouvernement ; ils n'entrevoyoient leur ſûreté que dans le déſordre, la confuſion & l'abſence de tout gouvernement. Ils ſe ſont efforcés de ſéduire & d'égarer leurs concitoyens, des fonctionnaires publics, des ſociétés populaires : ils ne pouvoient ſe raſſurer, s'ils ne parvenoient à perſuader que leurs dangers étoient ceux de la France.

Ils avoient uſurpé le titre & la réputation de patriotes ; ils ont dit : Nous ſommes découverts, nous allons être perſécutés ; l'on va nous demander compte de tant de dépôts uſurpés, arrachés, ou confiés à notre foi ; l'on va nous demander ſi nous avons été des artiſans de la révolution pour nous-mêmes ou pour la patrie : portons l'alarme dans le ſein des patriotes ; répétons que nos dangers ſont les leurs, que le même ſort nous attend, que nous ſerons tous ſacrifiés à l'ariſtocratie, que nous devons tous périr ou nous ſauver enſemble.

Ainsi ils sont parvenus à égarer quelques fonctionnaires publics, quelques membres de sociétés populaires qui ont craint de vous voir confondre dans votre sévérité et votre justice les fautes, les erreurs, les abus même du pouvoir et les actes arbitraires, avec les crimes de la lâcheté et de l'avarice.

Nous devons vous dire qu'il ne se seroit vraisemblablement manifesté ni inquiétude ni agitation dans les esprits, si de grands coupables ne les avoient pas conçues et communiquées.

Vous tirerez encore un grand parti de cette situation : continuez d'éclairer la nation, de rassurer les patriotes que leur zèle et leurs passions auroient pu égarer. Des erreurs, des fautes, des abus de pouvoir, des actes arbitraires, ne sont ils pas des maux inséparables d'une grande révolution? Mais s'il est des crimes, s'il est des forfaits qui exigent une prompte expiation, vous n'imposerez pas silence aux tribunaux. La justice nationale a ses droits : il ne nous est pas permis d'y porter atteinte.

Les citoyens que l'on a vu partager les alarmes des coupables, ne vont-ils pas se séparer d'eux? N'abandonneront-ils pas la cause de ces criminels imposteurs? La France verra bientôt le crime et l'imposture isolés, mandiant un appui et ne le trouvant pas.

Pour fixer désormais l'opinion publique, affermir la confiance, rétablir la sécurité, que la France apprenne aujourd'hui que ses représentans, resserrant et rapprochant tous les ressorts du gouvernement, dirigeront seuls les mouvemens révolutionnaires.

La révolution a fait des infortunés, mais elle ne les abandonne pas au désespoir; elle leur offre de puissans motifs de consolation. Il n'y a plus de situation désespérée dans une République de frères, où les distinctions sont abolies, où l'orgueil des richesses est foulé aux pieds, où le citoyen utile et laborieux est tout, où l'homme inutile n'est rien.

L'égalité, en rapprochant les hommes de la nature, leur a donné plus de moyens d'essuyer leurs larmes, de réparer leurs malheurs. La patrie n'abandonnera aucun de ses enfans; elle leur fera oublier leurs maux et leurs pertes; elle les fera rentrer et les conduira dans la route du bonheur.

Français qui vous plaignez, relisez les pages immortelles de votre histoire, parcourez tous les événemens qui ont signalé le courage et éternisé la gloire de la nation.

Habitans du Nord, de quels sentimens n'êtes-vous pas pénétrés en arrêtant vos regards sur Lille? Quelle impression ne fait pas sur vous le souvenir de ce mémorable siége, pendant lequel les Lillois ont signalé la grandeur du courage, la constance et le véritable héroïsme des Français, tandis que les citoyens de Thionville donnoient le même exemple au milieu des mêmes dangers? Voyez cette armée de héros qui se précipite sous le

feu des batteries, emporte des redoutes et gagne la sanglante bataille de Gemmape; voyez la attaquer l'ennemi devant Bruxelles, et faire la première conquête de la Belgique.

Une nouvelle scène s'ouvre : les Français défendent leurs frontières attaquées; l'Anglais est battu sous Dunkerque, et l'Autrichien devant Maubeuge. L'armée s'avance dans la West-Flandre; ce pays, hérissé de citadelles, est couvert et protégé par toutes les forces des puissances coalisées : toutes les places tombent au pouvoir des Français, et les capitulations d'Ostende et de Nieuport enlèvent a l'Anglais ses communications dans la Belgique.

Voyez avec quel courage les défenseurs de la patrie préparent devant Charleroi les succès qu'ils doivent avoir le lendemain dans les plaines de Fleurus.

Un monarque orgueilleux fit publier par toutes les trompettes de la renommée la prise de Namur : une nouvelle tactique, que ne s'approprieront jamais les autres nations, et que le despotisme n'introduira pas dans ses armées, remet Namur au pouvoir des Français. Ils poursuivent les Autrichiens, ils les forcent à la retraite; ils entrent dans Liége, où ils font la plus glorieuse et la plus utile des conquêtes; ils brisent le sceptre d'un prêtre et les fers dont ce despote chargeoit ses frères.

Le Liégeois industrieux fuit cette terre d'esclavage, vient jouir de la liberté, et élever dans le territoire de la République de nouvelles manufactures d'armes, pour achever la destruction des tyrans.

Habitans de nos contrées orientales, quels transports n'avez-vous pas éprouvés, lorsque vous avez été spectateurs de ces campemens, de ces marches, de ces combats, de ces victoires qui ouvrirent à vos frères les portes de Spire, de Worms, de Mayence? Contemplez les Français soutenant dans Mayence un siège long et meurtrier, et le plus célèbre de cette guerre; comparez la courageuse résistance des Français renfermés dans cette place et ne pouvant attendre aucun secours, avec cette tactique si vantée de vos ennemis, qui abandonnent successivement leurs places et se replient loin de ceux qu'ils étoient venus défendre.

Tous les bords du Rhin retentissent des victoires de vos armées.

Landau n'attend pas en vain le secours de ses défenseurs.

Les armées de la Moselle et du Rhin se réunissent, et, supérieures par leurs marches et leurs mouvemens, comme par leur courage, elles mettent en fuite les Prussiens et les Autrichiens, rétablissent les communications avec Landau, et parcourent une partie du Palatinat.

Habitans du Midi, vous savez si les fruits de la victoire ont été utiles à la France. La conquête de la Savoie a donné à la République le département du Mont-Blanc, réuni par le vœu du peuple,

librement émis. Le Mont-Cénis assure aujourd'hui votre conquête et la liberté de vos frères.

Nice et Ville-Franche vous assurent des dépôts, des magasins, dont nous ne pouvons nous passer. Plus les besoins se sont fait sentir, plus vous avez su mettre de prix à ces conquêtes, et sur-tout à l'union et à l'attachement de ces nouveaux Français.

La prise de Saorgio garantit à la République la réunion des Alpes-Maritimes. Cravella a vu fuir les Croates et les Autrichiens devant les Français chargés de préserver les contrées libres de l'Italie du joug de la domination autrichienne.

Collioure et Port-Vendre n'avoient été occupés momentanément par l'Espagnol, que pour donner un nouvel éclat aux armes de la République, et donner à l'Europe le spectacle des meilleures troupes de l'Espagne forcées de renoncer aux honneurs de la guerre, et de subir, en mettant bas les armes, la loi du vainqueur.

Les vallées de Bastan et de Lerain ont pourvu pendant plusieurs mois aux besoins de l'armée. Fontarabie et Saint-Sébastien vous donnent des ports et assurent la navigation du golphe. L'Espagne a perdu sans retour ses célèbres fonderies, ses manufactures d'armes, qui auroient été un objet éternel de jalousie, si on les avoit conservées.

Telle est aujourd'hui la situation de la France. Peut-elle être plus grande, plus forte et plus imposante? Vos succès aux Pyrénées n'ont-ils pas répondu à vos espérances, quoique vous attendiez encore la reddition de Bellegarde?

N'avez-vous pas assez fait pour votre gloire et votre sûreté, et pour affoiblir vos ennemis en Italie et aux Alpes?

Le Rhin ne garantit-il pas le territoire de la République? Le Palatinat vous est ouvert; Trèves est en vos mains.

Quel plan de campagne fut mieux conçu et mieux exécuté que celui qui vous a rendu Valenciennes, rétabli la frontière du Nord et vous a rendus maîtres de la Belgique?

Quel Français refuseroit de s'associer à votre gloire et de partager vos destinées?

Si quelques citoyens avoient conçu des vues ambitieuses, ou s'ils avoient eu la pensée de troubler la tranquillité publique, oseroient-ils faire éclater leurs desseins? La nation s'occupera-t-elle des craintes, des terreurs, des vaines alarmes que l'on voudroit répandre, lorsque sa sûreté et sa gloire exigent que tous les intérêts particuliers se confondent dans l'intérêt général? Ne saura-t-elle pas réprimer et contenir par sa puissance ceux qui s'efforceroient de faire naître de nouveaux troubles dans l'intérieur?

Nation, sois attentive à tes destinées, qui s'accomplissent par tant de prodiges et de merveilles du courage, de la force et de

l'intelligence ! Ce n'est point l'ouvrage de quelques citoyens, c'est l'ouvrage du peuple entier : il voudra le maintenir ; il couvrira de l'éclat de sa gloire, ou il frappera de sa puissance tout citoyen rampant dans sa pensée, qui voudra appeler sur lui l'attention qui n'est due qu'aux événemens généraux.

Souvenez-vous, sociétés populaires, de ce que vous fîtes de grand, de sublime, lorsque vous éclairâtes les Français sur leurs droits, lorsque vous enflammâtes leur courage, et que vous les préparâtes à combattre le despotisme et la tyrannie : vous apprîtes aux hommes qu'ils n'étoient pas nés pour l'esclavage, qu'ils devoient briser leurs fers sur la tête de leurs tyrans ; vous apprîtes aux hommes que, pour être libres et conserver leur liberté, ils devoient s'instruire et connoître leurs droits et leurs devoirs. Que de lumières vous avez répandues sur la France !

Continuez de parcourir votre carrière ; elle devient plus difficile. Le peuple, plus instruit, vous demande de nouvelles lumières, de nouvelles connoissances. Apprenez-lui à conserver le dépôt de sa liberté ; prémunissez-le contre les erreurs, les séductions, l'éclat des vaines réputations ; faites-lui faire de nouveaux pas dans la carrière des connoissances humaines ; observez attentivement la marche du gouvernement ; surveillez les fonctionnaires publics ; faites renaître l'amour du travail ; encouragez les hommes utiles ; que par vos soins la probité nationale s'affermisse et soit respectée.

On se demande quelle sera l'issue de la guerre de la Vendée. On a livré divers combats ; on a détruit des rebelles : il en existe encore. Ils ne forment plus de corps d'armée ni de grands rassemblemens ; mais ils ont fatigué et harcelé les cultivateurs ; ils ont troublé et même interrompu en plusieurs endroits les travaux de la recolte : on les attaque, on les poursuit ; on a souvent manqué des occasions favorables ; les plans, les instructions n'ont point été suivis.

Le comité de salut public a concerté, avec les membres qui connoissent particulièrement les départemens de l'Ouest, les moyens de terminer cette guerre. On a rappelé des généraux. Des représentans du peuple se sont rendus dans ces contrées ; ils sont pénétrés des grandes et importantes fonctions qu'ils vont remplir. Une discipline exacte, une conduite régulière, une activité soutenue, un ordre de marche continuel et suivi, sont les seuls moyens de détruire les rebelles, de contenir les hommes suspects et de rassurer les bons citoyens.

Des brigands, connus sous le nom de Chouans, ont infesté la rive droite de la Loire et les routes de la ci-devant Bretagne. Plusieurs couriers, plusieurs voyageurs ont été assassinés ; quelques citoyens, chargés de faire exécuter des réquisitions, ont péri par la main de ces brigands.

Les repréſentans du peuple envoyés dans ces départemens, en ſont inſtruits ; leur ſurveillance, les mouvemens fréquens des troupes, rendront les communications sûres, & préſerveront ces départemens des malheurs qui ont aſſailli la Vendée.

L'exemple de courage, de probité, d'union, que vous donnerez ici, doit auſſi avoir la principale influence ſur les départemens de l'Oueſt. On oubliera le faſte, le luxe & le crime de quelques généraux ; l'armée répondra à votre attente, & le peuple ne reconnoîtra dans les ſoldats de la liberté que des vengeurs. Le calme que vous établirez ici, les grands principes que vous conſacrerez, & dont les repréſentans & les généraux ſe montreront pénétrés, feront ceſſer ces troubles affreux qui déſolent une ſi belle contrée que vous devez reconquérir à la liberté. C'eſt par les lumières, par la force des principes, par la raiſon, par une armée terrible aux rebelles, protectrice des bons citoyens, que vous acheverez cette conquête.

Vous ne voulez négliger aucuns moyens d'éclairer le peuple, de l'attacher à la révolution. Il en eſt un puiſſant que l'on a trop négligé : diſſipez les ténèbres de l'ignorance ; répandez les lumières & l'inſtruction ; mettez entre les mains de vos concitoyens ces ouvrages ſi déſirés, dans leſquels ils apprendront leurs droits & leurs devoirs. Pourquoi le temple des ſciences & des arts eſt-il encore fermé ? Les moyens d'inſtruction ne doivent-ils pas être à portée de tout citoyen, comme les moyens de travail ? Dans le Valais, tout habitant ſait cultiver ſon champ, les arts & les ſciences ; toute maiſon renferme une collection des meilleurs livres, des outils les plus ingénieux des différens arts & métiers, & des inſtrumens d'agriculture, dont le poſſeſſeur ſait faire uſage.

Vous avez formé le camp des Sablons pour faire inſtruire ſous vos yeux, de jeunes citoyens dans l'art de la guerre ; pourquoi n'ordonneriez-vous pas qu'il ſeroit ouvert à Paris un cours d'études pour former des inſtituteurs, & qu'un nombre déterminé de citoyens de tous les diſtricts, capables de remplir de pareilles fonctions, ſe rendroit à Paris pour y ſuivre ce cours ? Quelque plan d'inſtruction que vous propoſe le comité que vous avez chargé de cet ouvrage, il eſt permis de prévoir que l'exécution en ſera difficile, ſi l'on ne s'occupe pas, dès ce moment, du ſoin de former des inſtituteurs.

Vous avez cependant des meſures proviſoires à adopter. Le peuple a beſoin que vous l'entreteniez ſouvent. Rempliſſez le vuide de ſes fêtes décadaires ; ordonnez à votre comité d'inſtruction publique de rédiger dans le cours de chaque décade un cahier d'inſtruction. Que ces cahiers ſoient un répertoire de vos travaux & des principaux événemens ; que l'on y trouve des conſeils, des règles de conduite ; qu'ils reſpirent l'amour du travail, les mœurs

& l'honnêteté publique ; qu'une narration pure & facile attache & intéreſſe.

Si un pareil ouvrage eſt bien exécuté, ſi vous en ordonnez la lecture dans le lieu des ſéances de l'aſſemblée générale de chaque commune, le décadi les citoyens s'y rendront en foule avec leurs femmes & leurs enfans. Quel que ſoit le plan que l'on adopte à l'avenir ſur les fêtes décadaires, vous devez regarder comme un devoir indiſpenſable de remplir vous-mêmes ces fêtes, de les animer, d'y répandre de l'intérêt. Vous ne pouvez le faire par la pompe d'un frivole ſpectacle, faites-le pour l'inſtruction.

On vous parloit dernièrement de la liberté de la preſſe, on vous demandoit une garantie. Vous avez rappelé les diſpoſitions de la déclaration des droits de l'homme, & les Français ont juré de mieux conſerver le dépôt qui leur eſt confié.

Vos concitoyens vous demandent aujourd'hui une garantie de la liberté individuelle. Répondez-leur que tous les citoyens étant égaux, la loi doit être égale pour tous.

Lorſque vous fûtes informés que des laboureurs ſe conſumoient dans l'ennui & l'oiſiveté des maiſons d'arrêt, vous ordonnâtes, avant la récolte, qu'ils fuſſent mis en liberté. Vos comités nous annoncent qu'il y a encore dans ces maiſons d'arrêt un grand nombre de citoyens appliqués aux arts, aux ſciences, à l'agriculture, des chefs de manufactures, des commerçans dont la détention eſt ruineuſe pour eux & nuiſible à la République. Vos comités ont penſé qu'il ne convenoit pas moins à la juſtice qu'à l'intérêt national, de mettre en liberté ces citoyens dont l'utilité ne peut être conteſtée & dont les ſervices ſont néceſſaires.

La liberté eſt le plus grand des encouragemens que vous puiſſiez donner aux hommes utiles ; vous ne devez plus ſouffrir que l'on vous prive de leurs lumières, de leurs veilles & de leurs travaux. La reconnoiſſance leur preſcrira de ſe dévouer au ſervice de la patrie. Votre comité de ſûreté générale, formant un grand jury, ſaura remplir le vœu de la nation, & en rejetant les réclamations des hommes inutiles ou dangereux, renvoyer dans le ſein de leurs familles des citoyens qui ne feront uſage de leur liberté, que pour concourir à la proſpérité générale.

Des circonſtances vous avoient obligés d'accorder aux municipalités un pouvoir illimité ſur la délivrance ou le refus des certificats de civiſme ; ces diſpoſitions furent alors néceſſaires : maintenant il convient d'ajouter aux lois des diſpoſitions qui en conſerveront tous les avantages & en feront diſparoître les inconvéniens. Il ne convient plus aux circonſtances actuelles de laiſſer aux municipalités la faculté de refuſer des certificats de civiſme, ſans en exprimer les cauſes. Les comités vous propoſent de décréter que les municipalités exprimeront les motifs de leur refus, lorſ-

qu'elles croiront devoir refuſer les certificats de civiſme qui leur ſeront demandés. Ils ont penſé qu'il devoit être permis de ſoumettre à la déciſion des directoires de diſtrict l'examen des motifs de refus. Ces diſpoſitions ont paru néceſſaires pour faire ceſſer des abus & de graves inconvéniens. On ſait quelles ſont les ſuites du refus d'un certificat de civiſme : des fonctionnaires publics qui rejettent en quelque ſorte du ſein de la ſociété ceux qui éprouvent leur refus, ne doivent pas en laiſſer ignorer les motifs.

Les beſoins preſſans & multipliés du commerce ont encore déterminé vos comités à vous ſoumettre pluſieurs propoſitions dont ils demandent le renvoi a vos comités des finances & du commerce.

Les meſures que vos comités vous propoſent leur ont paru celles que les circonſtances devoient faire adopter. Rendre la liberté à tous les hommes utiles, imprimer le ſceau de l'humiliation ſur l'oiſiveté, rappeler les inſtitutions à leur origine, les pouvoirs à leur centre, honorer le travail, encourager le commerce, répandre des lumières, établir de fréquentes communications entre le peuple & ſes repréſentans, poſer les baſes de l'inſtruction publique, leur ont paru les ſeuls moyens qu'ils duſſent vous propoſer pour remplir vos vues, ſoutenir l'éclat de la nation françaiſe, & aſſurer ſa gloire & ſa proſpérité.

PREMIER DÉCRET.

La Convention nationale, après avoir entendu le rapport de ſes comités de ſalut public, de légiſlation & de ſûreté générale, réunis, charge ſon comité de ſûreté générale & les repréſentans du peuple dans les départemens, de s'occuper, ſans délai, de l'examen des réclamations des pères & mères des défenſeurs de la patrie, de tous les citoyens agriculteurs, artiſtes & commerçans mis en état d'arreſtation.

SECOND DÉCRET.

La Convention nationale, après avoir entendu le rapport de ſes comités de ſalut publié, de ſûreté générnle & de légiſlation, décrète :

ARTICLE PREMIER.

Les municipalités & comités des ſections qui refuſeront des certificats de civiſme, ſeront tenus d'exprimer les motifs de leur refus.

II.

Les citoyens auxquels les municipalités auront refusé des certificats de civisme, pourront s'adresser au directoire de leur district, qui, après avoir vérifié le motif du refus, accordera ou refusera, s'il y a lieu, le certificat de civisme.

TROISIÈME DÉCRET.

La Convention nationale, après avoir entendu le rapport de ses comités de sûreté générale, de salut public & d'instruction publique, décrète :

ARTICLE PREMIER.

Le comité d'instruction publique est chargé de rédiger, dans le cours de chaque décade, un cahier d'instruction, dont l'objet sera de ranimer l'amour du travail, d'affermir les citoyens dans les principes de la morale, de l'attachement à leurs devoirs, de leur présenter les avantages des sciences utiles & des arts.

II.

Ces cahiers seront envoyés dans toutes les communes, pour être lus, chaque jour de décadi, dans le lieu des séances de l'assemblée générale, où les pères & mères & leurs enfans seront convoqués & invités à se trouver.

III.

La lecture sera suivie du chant des hymnes à la liberté. On exercera les enfans à célébrer, par leurs chants, les vertus civiques & les actions guerrières des héros de la patrie.

QUATRIÈME DÉCRET.

La Convention nationale, après avoir entendu le rapport de ses comités de salut public, de sûreté générale & de législation, charge ses comités de commerce & des finances de lui faire, sous trois jours, un rapport sur les pétitions & mémoires des marchands, tenus de verser dans les caisses de district & de la trésorerie nationale, les sommes dont-ils sont débiteurs envers les étrangers des nations avec lesquels la République est en guerre.

CINQUIÈME DÉCRET.

La Convention nationale, après avoir entendu le rapport de ſes comités de ſalut public, de ſûreté générale & de légiſlation, charge ſes comités de commerce & de finances, de lui faire, ſous trois jours, un rapport ſur les avantages ou les déſavantages qui peuvent réſulter de la liberté indéfinie de l'exportation des marchandiſes de luxe, ſous la ſeule obligation d'en faire rentrer les valeurs en France, en effets, en matières ou marchandiſes de quelque eſpèce & de quelque nature que ce ſoit.

Sur les avantages & les déſavantages de l'exportation du ſuperflu des denrées de première néceſſité, ſous la condition de faire ſupporter à la République la perte du change ou de compte de clerc à maître avec les expéditionnaires, lorſqu'ils verſeront à la tréſorerie nationale leurs effets & valeurs ſur l'étranger, & de leur rembourſer le montant de leurs effets ſur le pied de leur miſe & de leurs avances.

SIXIÈME DÉCRET.

La Convention nationale, voulant accélérer l'époque où elle pourra faire répandre dans toute la République l'inſtruction d'une manière uniforme, charge ſon comité d'inſtruction publique de lui préſenter, dans deux décades, un projet d'écoles normales, où ſeront appelés, de tous les diſtricts, tous les citoyens déja inſtruits, pour leur faire apprendre, ſous les profeſſeurs les plus habiles dans tous les genres des connoiſſances humaines, l'art d'enſeigner les ſciences utiles.

SEPTIÈME DÉCRET.

La Convention nationale, après avoir entendu le rapport de ſes comités de ſalut public, de ſûreté générale & de légiſlation, charge ſes comités de commerce & des finances de lui faire, dans trois jours, un rapport ſur les moyens les plus avantageux de rendre à la circulation & au commerce toutes les matières & marchandiſes expédiées pour Commune-Affranchie & autres communes qui avoient été déclarées en état de rebellion, & arrêtées ſur leurs routes; ſur les avantages & les déſavantages de la confiſcation prononcée par le décret du 25 pluviôſe.

HUITIÈME DÉCRET.

La Convention nationale, après avoir entendu le rapport des comités de sûreté générale, de législation & de salut public, réunis, ordonne que ce rapport sera inséré au bulletin, imprimé pour être distribué à chacun de ses membres, au nombre de six exemplaires, envoyé aux armées, aux municipalités, aux autorités constituées, aux sociétés populaires.

DE L'IMPRIMERIE NATIONALE.
Vendémiaire, l'an 3.

349